



Dominique WOLTON

Licencié en droit, diplômé de l'Institut d'Études Politiques de Paris, docteur en sociologie, Dominique WOLTON dirige depuis 1988 la revue *Hermès* (CNRS Éditions), depuis 2000 l'unité de recherche « Information, Communication et enjeux scientifiques » du CNRS et depuis novembre 2006 le tout nouveau Institut des Sciences de la Communication (ISCC) du CNRS.

Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages portant notamment sur les rapports entre culture, communication, société et politique. Citons entre autres parmi les derniers sortis en librairie : *Télévision et civilisations* (2004), *Il faut sauver la communication* (2005) et *Demain la Francophonie* (2006).

Dominique Wolton est aussi membre de diverses organisations scientifiques ou culturelles comme le Haut conseil de la Francophonie, la Commission française de l'UNESCO, le Conseil d'administration du groupe France Télévisions ; il préside le Conseil de l'Éthique publicitaire.

**De l'identité
à la communication**

Dans le cadre de ma théorie de la communication dans ses rapports avec la démocratie, je souhaite tout d'abord développer deux exemples qui soulignent l'importance de la communication : les rapports entre identité et communication, et les rapports entre information, connaissance et communication.

Il n'existe pas de communication sans démocratie car ces deux notions supposent la reconnaissance de l'autre et la nécessité de la cohabitation. La démocratie existe lorsque des individus, qui ne sont d'accords sur aucun sujet, se mettent temporairement d'accord sur une majorité et acceptent que la majorité devienne ensuite l'opposition. La notion de communication est similaire, car nous nous efforçons de dire quelque chose à quelqu'un qui n'en a cure, et réciproquement. Je vous mets au défi de me citer de nombreux exemples de communication réussie. Ne parlons même pas du couple, de la famille, de l'entreprise, de la société ou de la mondialisation ! C'est précisément parce que la communication ne marche pas qu'elle m'intéresse.

Le concept – totalement dévalorisé – de communication, pose la même question que la démocratie : nous ne sommes d'accord sur rien, nous ne nous comprenons pas,

mais nous ne nous entretenons pas ; nous nous efforçons de trouver un ordre de cohabitation. Communiquer, cela signifie soit vouloir partager (vision noble qui ne représente que 15 % des cas), soit convaincre (50 % des cas), soit séduire. En général, c'est dans ces trois buts en même temps que nous communiquons. La communication ne fonctionne pas, parce que l'autre n'est pas au rendez-vous, ne nous ressemble pas, et parce que cette communication peut être duelle, s'opérer par le biais de techniques ou être naturelle. La découverte de l'incommunication, c'est-à-dire du fait que l'autre n'est pas au rendez-vous, nous oblige à négocier, ce qui constitue le troisième temps de la communication. Lorsque la négociation se termine bien, nous pouvons cohabiter. Cette séquence de la communication est également celle de la démocratie. C'est pourquoi ces notions sont inséparables.

La démocratie est dévalorisée, mais chacun sait que ses péripéties ne sauraient remettre en cause le concept de démocratie lui-même. Ce concept renaît normativement de génération en génération. A l'inverse, le terme « communication » est détesté, car il évoque les notions de manipulation et de publicité.

Nous haïssons la communication pour deux raisons : nous ratons tous la communication, nous supposons que les techniques nous permettront de la réaliser mieux que nous n'y parvenons au niveau individuel. Par conséquent, nous sommes pris dans une course-poursuite entre l'échec anthropologique ou ontologique de la communication, et l'efficacité technique. De là vient l'idée selon laquelle les techniques seraient formidables, et la communication serait un mensonge. Pour ma part, je pense exactement l'inverse. Les apories de la communication ne sont rien d'autre que la preuve du défi qui se dresse devant chaque être humain, de cohabiter avec l'autre dans la société dans le temps de l'existence. Je pense donc que la communication est un grand concept, indissociable de celui de démocratie. Le concept de communication est plus complexe que le concept d'information car l'information est un message, qui pose le problème du récepteur. Il ne suffit pas d'adresser un message ; encore faut-il que l'autre le reçoive. Par conséquent, le fait de poser la question du récepteur soulève la question de la relation.

Il n'existe pas de communication sans information, mais il n'existe pas non plus d'information sans communication, et le sujet le plus complexe est la relation, autrui. Par conséquent, la problématique de la communication intègre celle de l'information, en la relativisant.

Depuis 150 ans, nous connaissons un prodigieux progrès des techniques des sys-

tèmes d'information, à tel point que nous espérons résoudre par la technique tous les échecs des communications humaines, sociales, politiques ou culturelles. C'est pourquoi l'idéologie technique est si puissante. En effet, peu de secteurs d'activité ont été autant bouleversés par la technique que la communication, avec l'invention du téléphone en 1880, la radio en 1910, la télévision en 1930, l'ordinateur en 1940 et les premiers réseaux en 1970. De là vient l'idée que la technique, à la différence de la communication, fonctionne. De là viennent également notre frénésie à nous équiper et les solitudes interactives des jeunes qui passent des milliers d'heures devant leurs ordinateurs, faisant ainsi l'expérience d'une communication médiatisée par les techniques, et qui n'ont pas pour autant de facilité à passer de cette communication technique à une communication humaine. Il est plus facile de passer des heures sur un ordinateur que de séduire l'autre. L'autre physique est toujours plus complexe que l'autre à distance. C'est pourquoi nous aimons tant les techniques.

Je défends une vision humaniste et politique de la communication : humaniste, car je pense que l'enjeu de la communication réside dans l'autre en tant qu'être humain ; politique, car la communication est une négociation, et non une philosophie technique de la communication, qui a l'avantage d'être séduisante et efficace, et l'intérêt d'être directement liée aux enjeux économiques. D'où le mythe du village global ; pourtant, même avec 6,5 milliards d'ordinateurs, nous

connaîtrions toujours la même situation d'incommunication qu'à l'heure actuelle.

Je porte un intérêt particulier au décalage entre la vitesse et la performance des systèmes techniques, d'une part, et la lenteur de la communication humaine et sociale, d'autre part. La mondialisation en est un excellent exemple, car nous diffusons des sons, des images et des données dans un réseau, mais au bout du réseau, l'incommunication ne cesse d'augmenter. Ce constat vaut en particulier pour la mondialisation économique, qui pose problème dans la mesure où elle contribue à l'enrichissement des riches et à l'appauvrissement des pauvres. Si cette situation n'est pas nouvelle, la nouveauté tient en revanche au fait que les pauvres se voient s'appauvrir et voient les riches s'enrichir. La mondialisation de l'information a une fonction essentielle : la vision.

Une des grandes questions politiques qui se dressent devant nous tient au fait que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, tout le monde voit tout. Je m'intéresse aux changements induits par cette vision totale, concomitante d'une impuissance à changer la face du monde, et au paradoxe dans lequel la fin des distances physiques révèle l'étendue des distances culturelles. Bien que la mondialisation technique ne cesse de croître depuis 50 ans, je ne pense pas que le dialogue interculturel se soit amélioré.

Nous croyions naïvement que l'avène-

ment du village global ferait reculer la violence. Dans les années 1990, nous pensions que les mini-caméras et les ordinateurs empêcheraient les massacres. Or, les hommes se massacrent avec autant de plaisir avec Internet qu'auparavant. Désormais, les guerres civiles sont *on line*.

Ainsi, en lui-même, le système technologique ne suffit pas à changer l'homme. Dans la mesure où nous investissons la technique d'une capacité de changement de la communication humaine, nous sommes systématiquement déçus de constater que la communication technique performante ne suffit pas, et nous investissons à chaque fois une nouvelle technique de la capacité à changer l'homme. C'est pourquoi l'idéologie technique est toujours plus forte que les échecs, d'où cette course-poursuite entre l'échec de la communication, la difficulté de la communication inter-personnelle et l'interculturalité, d'une part, et l'extrême performance des systèmes, d'autre part.

Je m'intéresse aux décalages entre la mondialisation technique et les enjeux de diversité culturelle. Pour terminer cette longue introduction, je souhaite souligner qu'il existe des raisons d'être optimiste. Lorsque cette mondialisation technique a été lancée, nous avons cru que les hommes se comprendraient mieux. Nous constatons rapidement que ce n'est pas le cas. Nous avons vaguement prévu que la mondialisation était susceptible de créer des inégalités économiques et sociales, et nous voyons des ré-

ponses à ces phénomènes dans la naissance d'un mouvement altermondialiste, à partir de l'an 2000.

En revanche, nous n'avions pas prévu que cette mondialisation provoquerait une montée en puissance des revendications d'identité culturelle. Cette revendication de plus en plus radicale, qui prend des formes religieuses, linguistiques, symboliques et politiques, signifie que les peuples acceptent de vivre dans un espace ouvert, à condition de conserver leurs racines. C'est pourquoi l'émergence de la revendication identitaire est une des conséquences fortes et inattendues de la mondialisation. Nous avons des raisons d'être optimistes car la bataille pour l'exception culturelle, devenue la bataille pour la diversité culturelle – maladroitement mise en avant par la France mais bien soutenue par la francophonie et soutenue par une partie de l'Europe – a abouti à la Convention pour le respect de la diversité culturelle de mars 2005. Cette convention a été signée à l'UNESCO par 146 Etats, seuls Israël et les Etats-Unis ayant voté contre ; ratifiée par plus de 65 Etats, elle est devenue effective le 19 mars 2007. Cette convention pose le principe de l'égalité et de l'obligation du respect des langues, des civilisations, des cultures et des religions. Si cette égalité n'est pas effective, la nouveauté importante tient au fait que d'un point de vue normatif, l'obligation de la respecter est reconnue. C'est pourquoi les problématiques d'identité vont devenir des questions de communication politique. Le prochain enjeu politique de

la mondialisation consistera à reconnaître que la communication n'est ni une question technique, ni une question économique, mais d'abord une question culturelle et politique.

La prise de conscience de l'enjeu écologique s'est opérée sur une période de 40 ans. Elle a même donnée naissance à une triste idéologie de l'importance de la diversité naturelle, qui ne se préoccupe pas de cette même diversité dans la société. Je m'intéresse au décalage entre la reconnaissance de la diversité naturelle et la fascination humaine pour la rationalisation. Sur les 6 000 langues qui sont parlées dans le monde, seules huit sont parlées par 100 millions d'habitants. 5 000 langues ne sont parlées que par les 350 millions de populations autochtones, appelées les « peuples primaires ». Le plus grand patrimoine linguistique de l'humanité est tenu par 350 millions d'individus qui sont considérés comme des primates. Nous avons donc un grand travail à accomplir en matière de reconnaissance de la diversité humaine.

Revenons aux rapports entre identité et communication et aux rapports entre information et connaissance. La revendication identitaire est négative dans la dimension collective, et positive dans la dimension individuelle. Nous venons de traverser 80 ans d'un mouvement d'émancipation de l'individu, qui a poussé très loin la bataille pour la liberté lancée au XVI^e siècle, qui affirme que la liberté de conscience se traduit par une

liberté personnelle. La liberté personnelle se traduit par l'identité personnelle. Cette longue bataille politique pour la reconnaissance de la liberté s'est manifestée par une reconnaissance de la liberté identitaire. La reconnaissance de la liberté, qui se traduit par l'affirmation de l'identité, conduit donc au besoin d'expression.

Nous sommes menacés par la cacophonie, car si chacun s'exprime, qui écoute ? Cette expression d'émancipation individuelle se traduit par une revendication d'expression, largement facilitée par les technologies de l'information et de la communication, telles que la radio, la presse écrite, la télévision, la radio communautaire, la télévision communautaire et Internet. Les techniques qui sont à notre disposition ne font qu'amplifier et valider ce mouvement de revendication des identités individuelles. Chacun tient son blog, car chacun a quelque chose à dire. Or cette question d'affirmation de l'identité et d'expression n'est pas la communication. La communication ne consiste pas à s'exprimer, mais à s'exprimer et à constater que l'autre n'entend pas ou qu'il n'est pas d'accord, et donc à négocier avec lui et à passer d'une phase d'expression à une phase de dialogue.

Cette phase d'expression liée à l'identité vient buter sur l'incommunication de l'autre, et c'est en quoi l'identité repose la question de la communication. C'est pourquoi il n'existe pas d'identité sans problématique de la communication ; il ne sert à

rien de s'exprimer si l'on n'entre pas dans une logique de négociation ou de partage avec autrui.

Le paradoxe réside dans le fait que l'expression de l'identité et de la liberté débouche en réalité sur la prise de conscience de la difficulté de la communication avec autrui. Cette communication, qui est à l'horizon de l'identité affirmée, n'est pas une communication de partage, mais le plus souvent une communication négociée.

Il existe donc un paradoxe du mouvement d'émancipation : arrivé au stade où chacun a le droit d'être lui-même, il redécouvre alors le fondement de la société, à savoir l'altérité. La logique identitaire est du côté de la communauté, et donc du côté du même, et parfaitement adaptée à Internet. Elle laisse entier un problème beaucoup plus complexe, à savoir la logique de l'autre et de la société. Plus on est du côté du même, plus il faut résoudre la question de l'autre. Partie pour être une société du même, cette expression identitaire repose en réalité la question de la cohabitation et de l'altérité, et donc de la société par rapport à la communauté. Nous pouvons considérer que la société est un vestige du passé, et donc passer dans une logique de réseau pur ; or plus nous nous inscrivons dans une logique de réseau, plus le rejet et la violence seront importants. Nous pouvons au contraire comprendre que la logique de la communication identitaire repose la question de l'autre, et donc sortir de la logique du réseau pour re-

trouver la problématique de la communication interculturelle.

A l'inverse du mot « réseau », le mot « communication » a très mauvaise presse, car dans le réseau, nous sommes dans l'ordre du même. Un réseau se définit par les personnes qui sont en réseau, et qui ont donc un minimum de points communs ; mais que faire de ceux qui ne sont pas dans le réseau ? Soit on les tue, ce qui arrive fréquemment, soit on est obligé de s'apercevoir qu'ils ont la même valeur que soi, ce qui oblige à sortir du réseau pour négocier. Le réseau nous fascine car nous rêverions que la communication soit réseautique. La communication n'est réseautique que d'un point de vue technique, et non d'un point de vue anthropologique. A terme, l'émancipation extraordinaire assurée par l'expression du mouvement individuel associée aux techniques ne fait que reposer la question de la société. Il s'agissait de mon premier exemple.

Mon deuxième exemple concerne les rapports entre information, connaissance et communication. Incontestablement, un des aspects positifs d'Internet est de mettre à disposition d'un nombre croissant d'individus un nombre exponentiel d'informations, qui ne sont que des items. Par conséquent, on considère qu'Internet est naturellement du côté de l'émancipation car chacun peut accéder librement et presque gratuitement à un grand nombre d'informations, d'où l'idée selon laquelle Internet représente la fin de

la médiation et permet l'accès direct. Nous connaissons les thèmes de la démocratie en direct, de la connaissance en direct, de la santé en direct. Notre société supprime tous les intermédiaires car ils coûtent cher, et parce qu'on considère qu'ils sont moins efficaces qu'un système d'information. Les enjeux sont très clairs pour la santé, pour l'éducation, et à terme, pour la recherche et la politique. Le thème de la technique en tant qu'elle permet de dé-médiatiser, de dé-institutionnaliser, et d'être beaucoup plus efficace, est un thème fort, jusque dans le management.

Plus les informations sont nombreuses, plus il faut de connaissances pour les traiter. Les connaissances sont des agrégats, des choix ou des portails, en tout cas des constructions humaines, et non des constructions techniques. L'expansion de l'information et de son accessibilité ne supprime pas la question de la connaissance, mais ne fait que la redoubler car sans connaissance, on ne peut pas interpréter l'information. La notion de connaissance implique celle d'inégalité éducative, ce qui repose la question des intermédiaires, qui a été supprimée en aval. Il ne sert à rien de pouvoir accéder à un océan d'informations si l'on n'est pas capable de les hiérarchiser et de les traiter. La connaissance redevient ainsi la question centrale. Les métiers de l'information et de la communication, notamment les archivistes et les documentalistes – dévalorisés et pourtant essentiels pour l'avenir – deviennent des partenaires

indispensables pour donner un sens à cette explosion de l'information. La réintroduction du capital humain par la gestion des connaissances, en tant que capacité d'interprétation des informations, repose la question de la communication. Le filtre humain ferme des systèmes d'interprétation, et dans le même temps, en ouvre d'autres. Par conséquent, cette expansion extraordinaire des systèmes d'information ne supprime pas les filtres intermédiaires des connaissances, mais renforce leur importance ; elle revalorise la dimension humaine dont nous croyions nous débarrasser ; nous retrouvons à nouveau l'arbitraire de la communication humaine.

Ainsi, du côté de la révolution de l'identité comme du côté de la révolution de l'information, nous pensons pouvoir nous passer des problématiques communicationnelles, mais nous allons devoir constater la nécessité de re-médiatiser ce que nous avons dé-médiatisé. C'est ce que j'appelle le tournant communicationnel : nous nous apercevons que du côté de la liberté individuelle comme du côté de la mondialisation et des connaissances, nous allons être obligés de prendre conscience du paradoxe de notre communication, qui est extrêmement rapide dans la performance des outils, et extrêmement lente dans la communication humaine. Nous retrouvons la même contradiction dans la question de l'identité, qui est le propre de la liberté individuelle, et celle de l'information, qui est le propre de la capacité expressive de l'individu.

Nous ne pourrions plus nous débarrasser de la problématique de la communication, et donc de la problématique de l'autre, car dans la culture comme dans la connaissance, nous ne pouvons pas procéder sans les techniques de communication. Le paradoxe réside dans notre désamour du concept de communication et notre amour du concept de technique de communication, c'est-à-dire d'outil. La technique permet d'aller très vite, mais dès que nous supprimons la notion de technique de communication, nous retrouvons l'essentiel de l'anthropologie, à savoir l'extrême difficulté de l'interaction. Les techniques de communication nous permettent des interactivités d'une réelle performance, mais la communication humaine bute toujours sur la faiblesse de notre interactivité. Ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre.

Nous nous déplaçons de plus en plus, alors même que grâce aux systèmes d'information, nous n'avons plus besoin de nous déplacer. Ce paradoxe tient au fait que pour prendre une bonne décision, les hommes ont besoin de voir d'autres hommes. Un grand chef d'entreprise qui négocie un contrat en Chine, quand bien même il disposerait de toutes les informations du monde, fera le déplacement pour signer le contrat car il voudra voir les hommes avec qui il négocie. De même, les hommes politiques voyagent constamment dans le monde en dépit de la fatigue du déplacement et des contraintes du protocole, car *in fine*, la décision politique d'un accord, d'un rapprochement, d'un éloi-

gnement ou d'un risque de guerre nécessite de passer par une médiation humaine. Il s'agit toujours du même décalage entre, d'une part, l'efficacité, le volume d'information, la rationalité, et d'autre part, l'extrême difficulté de la communication humaine, sociétale et politique. Nous n'échapperons jamais à l'aporie selon laquelle l'autre ne nous ressemble jamais, et n'a donc aucune chance d'être intéressé par ce que nous lui disons, et réciproquement. La tragédie, c'est de devoir écouter l'autre. C'est ce qui explique le succès exceptionnel du téléphone, par lequel personne n'écoute l'autre et chacun raccroche avec ravissement.

Nous sommes 6,5 milliards d'êtres humains et nous comptons 4,5 milliards de postes de radio, 3,5 milliards de postes de télévision, près de 3 milliards de téléphones

portables et plus d'un milliard d'ordinateurs. Les deux techniques de communication les plus importantes sont donc la radio et le téléphone portable. Tous les supports – son, image et données – auront beau être réunis sur un seul terminal, l'essentiel de la communication humaine n'en passe pas moins par la voix. Alors même que nous pouvons tout transmettre par signes et par images, en définitive, ce en quoi les hommes ont le plus confiance, c'est la voix qu'ils écoutent et à laquelle ils parlent, que ce soit par la radio – qui est unidirectionnelle – ou par le téléphone – qui est bidirectionnel –. Les choses les plus importantes ne sont jamais réalisées par courriel. Dans l'entreprise, tout ce qui est secondaire est fait par mail, et tout ce qui est lié au pouvoir est fait par la voix. Le pouvoir, c'est un téléphone portable et une porte qui se ferme.

DEBAT

De la salle : Le concept d'identité multiple ne conduit-il pas les techniques de communication à aboutir à une fragmentation des identités ?

Dominique WOLTON : La culture est toujours un métissage. L'identité culturelle est toujours un phénomène dynamique et un phénomène de croisement. Avec la modernité, le métissage des cultures et l'identité multiple sont des thèmes à la mode, qui donnent lieu à deux thèses.

Certains, majoritaires, avancent que dans un monde moderne, nous aurons plusieurs identités. Pour ma part, je soutiens l'hypothèse inverse : nous ne pouvons avoir plusieurs identités qu'à condition d'avoir une identité stable. Nous pouvons d'autant plus nous ouvrir et acquérir des compléments d'identité que nous avons des racines par ailleurs. Sans racine, la possession de plusieurs dimensions identitaires ne suffit pas, car l'identité passe avant tout par la langue maternelle. Le métissage de culture a toujours existé, mais il n'a pas le même sens dans les mondes fermés d'hier et dans le monde ouvert d'aujourd'hui. Dans les mondes fermés d'hier, les mélanges se faisaient par les déplacements des élites et des commerçants. A l'heure actuelle, nous sommes pris dans un processus que nous ne maîtrisons pas : l'ouverture du monde sur lui-même. Les menaces identitaires

sont réelles, et les mélanges ou les identités multiples se produisent de fait. De ce point de vue, je m'intéresse beaucoup aux migrants. Dans la mondialisation, tous peuvent circuler, sauf les pauvres. L'immigrant développe une intelligence prodigieuse car il conserve en mémoire son identité culturelle de départ, et par violence, il est obligé de s'adapter. Nous n'avons jamais vu la richesse anthropologique de l'immigrant, comme nous n'avons jamais vu la richesse culturelle des peuples d'Europe centrale et orientale, qui, pendant les 60 ans du communisme, étaient capables d'être parfaitement lisses et communistes, mais aussi de conserver leur histoire culturelle et leur tradition.

Les identités multiples sont donc obligatoires, et elles sont particulièrement mises en valeur dans les situations extrêmes. Dans les situations normales, nous pouvons avoir plusieurs identités, mais à condition d'avoir une identité centrale. Un des pièges les plus terribles de la post-modernité est d'affirmer que le nationalisme est dépassé, que nous sommes citoyens du monde, que nous pouvons partir nous installer à l'autre bout du monde du jour au lendemain. Cette situation ne touche que 300 000 personnes dans le monde. Plus on est bas dans l'échelle sociale, moins on est citoyen du monde.

Tandis que le modèle anglais est communautariste et que le modèle français est universaliste, le modèle canadien est multiculturel. Les Canadiens affirment que leur identité culturelle est suffisamment forte, et qu'elle

se constitue par agrégations successives de vagues d'immigration. Or, à l'heure actuelle, ils sont confrontés à deux difficultés : l'immigration étant de plus en plus mondiale, ils ont perdu les aires linguistiques, et l'intégration au modèle canadien est de plus en plus critiquée. Ils se demandent donc ce que signifie, aujourd'hui, être Canadien ou Québécois. Ils viennent donc d'ouvrir un débat sans fin sur les accommodements raisonnables, c'est-à-dire sur les accommodements à réaliser en tant que Canadien ou Québécois pour tolérer l'autre. Ce faisant, ils se sont heurtés à certaines personnes qui ne voulaient pas s'intégrer. Par conséquent, le modèle multiculturel canadien, idéalisé depuis 40 ans, se fractionne. Dans un monde ouvert, dans lequel les identités culturelles sont plus menacées et plus fragiles, et dans lequel les mouvements migratoires sont de plus en plus critiques, la cohabitation est plus difficile. Les Canadiens se demandent donc quelles valeurs canadiennes ils doivent mettre en avant pour que les immigrants soient capables d'y souscrire, quelle que soit leur origine. Les Américains commenceront à comprendre le problème de la diversité quand les Espagnols commenceront à monter jusqu'à Washington. Plus on est bas dans la hiérarchie sociale, plus on a besoin d'une identité. Plus on est haut dans la hiérarchie sociale, plus on possède déjà une identité, et plus on est ouvert sur le monde. C'est pourquoi, si nous ne revalorisons pas le concept d'identité, il fera retour de façon violente. Pour éviter le retour de l'identité sous une forme violente et haineuse, il est

donc nécessaire de revaloriser ce concept.

Il existe deux formes d'identité : une identité-refuge-repli, qui fonde une grande part des haines religieuses, et une identité relationnelle. C'est pourquoi le pari de la mondialisation est intéressant : nous voyons surgir les identités culturelles comme paradigme de refus, et dans le même temps, la communauté internationale continue à véhiculer ces valeurs qui, bien qu'elles soient trahies chaque jour, construisent la solidarité mondiale. Je me demande donc si nous parviendrons à sauver un concept d'identité relationnelle qui tienne à la fois compte de ce besoin imprescriptible des peuples pour leurs langues, leurs cultures et leurs patrimoines, et en même temps de la nécessité de cohabiter avec autrui. C'est pourquoi je me bats pour ce concept de cohabitation. Cohabiter signifie reconnaître l'égalité et la liberté de l'autre, et l'impossibilité d'aller trop loin dans le rapprochement. Je préfère donc la cohabitation à l'identité multiple, car la cohabitation laisse entière la hiérarchie des identités dont nous sommes porteurs. L'identité multiple suppose que nous nous entendions bien.

De la salle : Les problèmes que vous évoquez concernent également la Belgique.

D. W. : La situation de la Belgique est tragique, car l'explosion de la Belgique serait l'explosion de toute l'Europe.

De la salle : Outre le cloisonnement vertical

entre les cultures qui craignent de perdre leur identité, risquons-nous de connaître un fractionnement horizontal, avec des identités de mondialisation et d'autres séparations sociales entre les nantis et les pauvres ?

Les chercheurs en technique de l'éducation ne sont pas suffisamment en contact avec des chercheurs tels que toi pour mettre au point des techniques qui ne creusent pas le fossé entre la vitesse de communication et les besoins de la communication.

D. W. : Depuis plusieurs années, je me demande quels peuvent être les amortisseurs de la violence de la mondialisation, qui est un phénomène de rationalisation et de standardisation, tant du point de vue économique que du point de vue des modes de vie. Les globalistes considèrent que si le processus économique se déroule sans trop d'embûches telle que la crise des *subprimes*, il existera 6,5 milliards de consommateurs et la situation sera parfaite. Or nous connaissons des incidents du type de la crise des *subprimes* tous les trois ans, car l'art du capitalisme consiste bien à spéculer contre l'autre.

J'ai deux hypothèses sur les moyens d'éviter la fragmentation violente ou les nouveaux empires. La première réside dans un projet politique tel que l'Europe, qui est fascinant. L'Europe compte 27 Etats membres et 490 millions d'habitants. Un jour, nous serons 30 Etats membres. Nous comptons 23 langues, nous n'avons rien à nous

dire et nous nous détestons, mais malgré tout, ce projet fonctionne. Ainsi, une volonté politique de cohabitation, quoique modeste, constitue tout de même un projet politique d'une richesse extraordinaire ; il prouve que quand des hommes se sont suffisamment battus pour comprendre qu'ils courent vers une impasse, et décident de coopérer sans toucher à l'essentiel – leurs identités culturelles – la situation progresse. Il est heureux que l'Europe ait commencé par l'économie, sans quoi nous aurions continué à nous battre. Nous avons du mal à nous rapprocher de l'Europe politique et de l'Europe de la culture car par définition, dès qu'il s'agit d'aller à l'essentiel, nous sommes en désaccord. Les hommes s'entretuent pour des motifs économiques, mais aussi et surtout à cause de la culture, car la culture, c'est la philosophie, Dieu, la liberté, la représentation, le symbole, l'histoire, le patrimoine, c'est-à-dire ce sur quoi nous ne sommes pas prêts à faire des concessions. C'est pourquoi la longueur de la construction de l'Europe politique et culturelle est une bonne chose, car nous devons continuer à nous apprivoiser. De ce point de vue, l'Europe est exemplaire d'une solution optimiste, bien que soumise aux conditions effrayantes d'une guerre mondiale.

Je m'intéresse également aux aires linguistiques, car le fait de parler une même langue constitue un facteur de communication. Outre les deux langues les plus parlées au monde (le mandarin et l'hindi), j'ai distingué six aires linguistiques. Les deux première-

res sont l'anglophonie et la francophonie. Viennent ensuite l'hispanophonie, la lusophonie, l'arabophonie et la russophonie. Est-il possible de relier les hommes par la langue alors que tout les sépare par ailleurs ? Les 68 Etats de la francophonie n'ont rien à se dire, mais ils ont suffisamment de volonté politique pour cohabiter malgré toutes leurs différences. Les aires linguistiques sont donc peut-être des espaces de solidarité permettant d'affronter pacifiquement toutes les différences qui existent par ailleurs.

L'Agence française de la francophonie (AUF), qui constitue la principale réussite de la francophonie, représente 660 universités dans le monde, avec des pays qui ne sont pas nécessairement francophones, mais qui prennent la langue française en partage. Bouthros Bouthros-Gali avait lancé le projet d'Union latine, avec les aires linguistiques hispanophone, lusophone et francophone, qui représentent 700 millions de personnes. Je suis porteur d'une idée simple, mais qui n'est pas encore acceptée : nous devrions redéfinir une carte du monde indiquant toutes les invasions linguistiques survenues entre le XVI^e et le XIX^e siècle – la conquête du monde par l'Europe – pour identifier les lieux porteurs de traces linguistiques et culturelles. Jusqu'en 1763, la présence française en Inde était très forte. L'appétence des élites politiques et des journalistes indiens pour la culture française est très forte. Si nous mettions en évidence toute la diversité de ces racines culturelles et linguistiques, de biens meilleurs rapports seraient possibles.

En outre, il est nécessaire de déconcentrer les industries culturelles et de la communication. Il s'agit d'une des conséquences de la Convention sur la diversité culturelle, et c'est pourquoi les Américains ont voté contre cette Convention. Nous ne pouvons pas rester dans une situation dans laquelle 80 % des flux sont des flux Nord-Sud et les groupes de communication gèrent 60 % des flux communicationnels. La bataille politique qui se trouve derrière la reconnaissance de la diversité culturelle consiste à injecter davantage de pluralisme dans ce système. Le capitalisme est aveugle car il tente de jouer une carte anti-oligopolistique et anti-monopolistique dans tous les secteurs, sauf dans celui des industries culturelles et de la communication. En 1980, un débat très violent s'est tenu à l'UNESCO autour du NO-MIC*. A l'époque, les pays communistes et le Tiers-monde avaient affirmé que la liberté de l'information des Occidentaux n'était qu'une forme d'impérialisme, par le biais de laquelle l'Occident essayait d'imposer sa vision du monde aux autres pays. Nous sommes sortis vainqueurs de ce débat, mais la question politique posée en 1980 sera encore plus vraie à l'avenir. La réorganisation du monde va donc bien devoir admettre davantage de pluralisme. Le monde ouvert est un monde infernal, car nous allons devoir nous voir les uns les autres. Nous nous plaignons des Américains, mais nous partageons une même culture, alors que nous allons bien devoir cohabiter avec les Indiens, les Chinois et le Proche-Orient.

* nouvel ordre mondial de l'information et de la communication

Pour l'heure, le dollar, l'euro et le yen règnent, et nous parvenons à nous accorder sur l'économie, mais dès que nous aborderons la question des identités culturelles, les revendications seront fortes. Entre eux, les hommes du Sud n'ont pas un comportement angélique ; leurs rapports entre eux sont aussi haineux que les rapports Nord-Sud. Les pays émergents sont des pays impérialistes.

Mon hypothèse est la suivante : la réussite du projet européen prouve qu'une démarche similaire peut être mise en œuvre en Amérique latine ou au Proche-Orient. Si elles se développent, les aires linguistiques peuvent former un contrepoids au conflit entre mondialisation et identité. Une bataille politique doit être menée pour réglementer les industries culturelles et de la communication.

Je regrette que la piste des aires linguistiques, qui représentent notre patrimoine linguistique, ne soit pas du tout mise en œuvre.

De la salle : Lorsque tu parles d'identité, tu donnes l'impression d'avoir en tête une sorte de point fixe, de penser comme s'il existait des points fixes. A mon sens, l'identité n'est jamais un point fixe, mais toujours un processus. Communiquer, c'est chercher à mettre en relation deux individus qui passent leur temps à se fuir ou à se chercher, ce qui revient au même.

La mondialisation fait moins apparaître des exigences identitaires que des exigences d'imaginaire. La mondialisation est une invitation à faire surgir des mythes d'appartenance. Nous nous inventons des racines, des amis, des relations, des souvenirs, des mémoires, comme le montrent *Facebook* ou *Second Life*. C'est ce qui explique la fascination pour les machines à communiquer, qui flattent le côté extrêmement versatile de ce que tu appelles « identité ». A mon sens, la question essentielle se pose davantage dans ces termes qu'en termes de racines qu'il faudrait essayer de sauvegarder dans un processus de communication et d'organisation de la mondialisation.

D. W. : On m'a souvent fait cette objection, en demandant si je n'avais pas une vision trop statique ou trop structurelle des identités. Certes, les identités ne sont jamais statiques, mais il existe toujours des substrats. C'est pourquoi j'ai insisté sur le fait qu'il n'existe pas d'identité sans identité linguistique. Nous pensons, nous rêvons, nous créons dans une langue maternelle. Le problème est qu'il existe 6 000 langues, qui sont en train de disparaître, et que personne ne s'en soucie. Les contresens et les faux sens commis dans les quelques langues mondialisés vont accentuer des contradictions qui étaient moins graves auparavant car nous vivions dans des mondes fermés. Il est vrai que le monde ouvert d'aujourd'hui relance l'imaginaire, mais l'imaginaire est une composante de l'identité.

L'imaginaire de l'ouverture ne peut être supportable pour un être humain que si, simultanément, il dispose des moyens de décoder et de recoder ce qui devient l'extérieur. C'est tout le problème de la formation de la personnalité au niveau psychique. Lorsque le monde extérieur est de plus en plus ouvert et menaçant pour ta propre identité, tu te refermes.

Ce que nous appelons le terrorisme religieux se comprend historiquement en examinant la manière dont le monde occidental s'est comporté avec le monde islamique, même s'il ne s'agit pas de l'unique raison. On ne devient pas terroriste génétiquement. Les processus historiques existent toujours.

Prenons l'exemple de l'Europe. Nous sommes 27, nous avons les mêmes modes de vie et les mêmes objets ; tout se ressemble de plus en plus, et dans le même temps, les revendications identitaires vont devenir de plus en plus violentes, symboliques et invisibles. En Europe, il existe 15 mouvements populistes très violents. A la différence du populisme des années 1930, le populisme européen est fin, cultivé et intelligent. Pourtant, il se traduit toujours par le rejet de l'autre. Nous connaissons un fantastique mouvement d'ouverture et de construction de l'Europe, mais également un mouvement de rationalisation et de maintien d'une logique extrêmement technocratique. Dans le même temps, le développement des mouvements populistes joue sur les identités.

Nous l'avons constaté aux Pays-Bas, et, de façon encore plus tragique, en Yougoslavie. Nous le constatons actuellement en Belgique. Je m'intéresse donc à ces mouvements de fragmentation identitaire et de refus. Je ne prétends pas que la mondialisation donnera nécessairement lieu à de tels mouvements, mais s'ils existent dans la partie la plus riche, la plus développée et la plus cultivée du monde, il est tout de même risqué d'imaginer que nous pouvons vivre dans un monde ouvert sans en subir les conséquences. Lorsqu'on se trouve au sommet de la hiérarchie culturelle, nos racines sont si profondes que nous oublions même que nous en avons.

A l'époque d'Ellis Island, on examinait la bouche des immigrants comme à l'époque négrière. S'ils étaient en bonne santé, ils pouvaient entrer aux Etats-Unis, et dans le cas contraire, l'entrée leur était refusée. Or aujourd'hui, le problème tient au fait que les peuples acceptent de travailler dans l'immigration, mais pas de perdre leurs racines. J'ignore de quelle façon nous résoudrons cette nouvelle contradiction entre un monde ouvert, qui est très violent dans ses logiques économiques, rationnelles et sociales, et le fait que les dominés n'accepteront plus de perdre leur identité. Même si un immigré est très bien intégré, on peut rapidement constater toute sa désespérance.

De la salle : La même chose s'est produite avec l'immigration des Italiens et des Polonais dans les années 1940. Ils se sont inventé un imaginaire.

D. W. : Certes, sauf qu'à l'heure actuelle, tout le monde sait tout et voit tout, ce qui est totalement nouveau. En outre, les ouvertures provoquées par la mondialisation ne suffisent pas à remplir les conditions d'une intégration. Les collectivités migrantes veulent bien migrer, mais pas perdre leurs racines.

L'hypothèse optimiste du co-développement est celle des migrations circulaires. Les gens migrent pour travailler à l'étranger pendant quatre à cinq ans, puis repartent dans leur pays d'origine. Or, il n'est pas sûr que cette hypothèse soit économiquement viable, et les pays d'immigration ne sont pas favorables à une telle démarche car les retours financiers privés sont supérieurs à l'aide publique internationale. Les pays pauvres eux-mêmes ont intérêt à ce qu'existe une forte immigration, ce qui pose des problèmes économiques et culturels.

Je n'ai pas une vision statique et structurale de l'identité. Je n'ai qu'une intuition, et je peux donc me tromper, mais malgré toutes les objections qui ont pu m'être présentées, je constate que l'Europe est un bon exemple du fait qu'il ne faut pas trop insister sur le rapprochement. Peut-être existera-t-il un jour une culture européenne ; elle existe même déjà, puisque sans elle, nous n'aurions jamais pu faire tout ce que nous avons accompli.

Le paradoxe qui m'intéresse est le suivant : tout est proche, et dans le même

temps, nous avons de plus en plus besoin de distance pour survivre. Psychiquement et anthropologiquement, nous n'avons jamais pu évacuer la question de l'identité. A mon sens, l'identité est plus difficile à assumer dans un monde ouvert, dont l'ouverture est accentuée par le fait que tout le monde est en interaction avec autrui.

J'ai commencé à travailler sur les techniques de communication en 1974. A l'époque, on m'affirmait que la technique changeait tout. En 1978, j'ai écrit un livre sur l'information de demain, la presse écrite et les nouveaux médias. On prétend depuis des dizaines d'années que les équivalents de *Second Life* vont transformer l'imaginaire. Or, *Second Life* n'a que cinq ans, et ne concerne que 70 000 personnes dans le monde, ce qui est dérisoire. La tragédie du monde riche occidental est qu'il est toujours persuadé de représenter l'avant-garde. J'en doute ; attendons de voir. Pour consacrer du temps à de tels sites, il faut avoir entre 12 et 30 ans au maximum, après quoi il faut être fou, ou séparé de sa femme, de sa maîtresse et de ses enfants. A moins d'avoir de sérieux problèmes, un être normal âgé de 40 ans ne passe pas sa vie sur *Second Life* ; il a des préoccupations plus concrètes. Je pense donc qu'en vieillissant, c'est la dimension anthropologique de la communication humaine qui l'emporte. Il est normal qu'un enfant croie que le monde lui appartient, mais il est toujours plus dur de séduire son voisin que de passer son temps derrière un ordinateur. Je ne sors pas de ce constat

factuel. C'est pourquoi j'aime tant les enseignants, qui n'ont rien contre les ordinateurs, mais qui rappellent que le plus important dans l'éducation, c'est bien le transfert de connaissances, qui passe par la relation d'amour.

En Arabie Saoudite, à la rentrée 2007, le cartable électronique a remplacé les livres. Nous verrons bien quels seront les résultats. Peut-être s'agira-t-il d'une révolution, et peut-être suis-je un vieux grincheux, mais un fait plaide en ma faveur : parmi l'ensemble des techniques de communication, aucune technique antérieure n'a disparu. Si l'homme ne parvient pas mieux à communiquer, s'il rajoute toujours de nouvelles techniques et s'il conserve les précédentes, cela signifie bien quelque chose quant au rapport entre technique et communication.

De la salle : Tu affirmes qu'une technique ne change rien. Combien de temps passes-tu chaque jour au téléphone, par rapport à 1974 ?

D. W. : Supposes-tu que le temps passé au téléphone ne peut pas être consacré à faire autre chose ? Cela dépend des périodes de la vie. Le téléphone, le courriel et les Blackberry sont une tyrannie.

La majorité du temps que nous passons au téléphone, nous le passons pour des raisons affectives, ce qui va dans mon sens. La

question « où es-tu ? », que nous posons à la personne que nous aimons, l'emporte sur la communication fonctionnelle.

De la salle : Tu avais sans doute moins besoin de la fonction phatique⁽¹⁾ en 1974 qu'à l'heure actuelle.

D. W. : Raisonons dans l'autre sens. Pourquoi, alors que nous sommes libérés de tout, remettons-nous des fils partout avec les téléphones portables et les ordinateurs ? Cela va plutôt dans une vision anthropologique de la communication que vers une vision technique. Je n'affirme pas qu'il ne peut pas exister d'imaginaire, de créativité ou de lien social, mais pour ma part, je préfère prendre la question dans l'autre sens : pourquoi existe-t-il une telle fascination pour les techniques alors que nous voyons si bien leurs limites ? Je n'ai rien contre la technique ; je pense seulement que quelle que soit sa performance, la technique est plus simple que l'homme. Quand nous passons beaucoup de temps au téléphone, ce qui est mon cas, il s'agit d'une tyrannie. Répondre en direct à ses courriels, c'est une tyrannie. Il faut espérer que les réseaux tombent en panne pour que nous prenions conscience de ce problème.

De la salle : Pouvez-vous préciser le concept de racines ? En quoi quelqu'un peut-il affirmer qu'il a des racines, par rapport à quelqu'un qui n'en aurait pas ?

⁽¹⁾ phatique : fonction du langage lorsqu'il est utilisé uniquement pour établir une communication, sans apport d'information

D. W. : Celui qui n'a pas de racine ne le dit jamais.

Les racines, ce sont l'univers symbolique et cognitif auquel nous accédons entre les âges de zéro et quinze ans. Il s'agit d'un patrimoine symbolique, de la langue, des perceptions visuelles, de l'architecture, de tout ce qui fait que nous avons une identité. La manifestation de la racine, c'est l'existence d'une identité. Très peu de gens sont cosmopolites. Être cosmopolite, c'est être au sommet de l'échelle sociale ou être un réfugié politique contraint de migrer et de se recréer une identité. Une personne naturellement constituée n'est pas cosmopolite, mais ouverte sur le monde.

Je viens d'aller à Miami pour visiter l'Art Basel, la plus grande foire d'art contemporain du monde. J'ai constaté que le cosmopolitisme n'y était qu'apparent. En observant les gens qui se revendiquent d'une culture mondiale, on s'aperçoit rapidement que les identités sont flagrantes. Je prends à dessein l'exemple de l'art, parce qu'il s'agit de la plus grande des illusions de la modernité et de l'ouverture, et en même temps de la plus grande recherche d'ouverture. Dans le cadre de cette foire, les rapports de force économiques sont immenses ; les galeries s'inscrivent dans un marché mondial de la spéculation, et 80 % de l'art contemporain est spéculatif. Je me suis rendu compte que tout était identitaire, et que tout le jeu consistait à croire que nous sommes au-delà des identités.

Je ne suis pas favorable à une identité statique, et je suis convaincu que nous progressons par l'ouverture, mais à quelle condition est-on dans cette ouverture ? Si les partenaires ne sont pas dans l'égalité, l'un domine l'autre. L'ouverture est toujours un rapport de force. Les racines permettent aux hommes et aux femmes de ne pas se sentir menacés par l'autre. Le racisme correspond bien au sentiment d'être menacé par l'autre ; cette menace tient au fait que nous craignons que l'autre détruise notre identité, ce qui relève le plus souvent du pur fantasme. En tout cas de figure, le racisme est le refus de la différence.

Le processus de construction identitaire est dynamique et, le plus souvent, inconscient. Il est d'autant plus important dans le cadre de la mondialisation. C'est pourquoi, en tant que pays riches, nous sommes investis d'une très grande responsabilité, car nous vendons une idéologie cosmopolite que nous ne respectons pas un instant. Il en va de même avec les Américains qui sont libre-échangistes dans tous les domaines, sauf dans leurs industries culturelles, car ils ne sont pas ouverts sur le reste du monde.

L'identité, c'est accepter de s'intéresser à l'autre sans se sentir menacé par lui. C'est pourquoi je m'intéresse aux populations immigrées : on affirme qu'elles étaient cosmopolites ; certes, elles l'étaient, mais sous la violence. Dans le cadre d'un travail sur la francophonie, j'ai proposé que nous donnions à toutes les forces d'interface, no-

tamment aux forces de police, un minimum de bagage linguistique pour qu'elles soient capables de parler avec les populations immigrées, au lieu de leur hurler dessus dans une langue qu'elles ne comprennent pas. La violence humaine est infinie. La question de l'immigration représente une forme de test de l'inhumanité de l'humanité.

Je me suis récemment rendu à Haïti. 86 % des élites haïtiennes sont accaparés par le Canada, les Etats-Unis et le reste du monde. Un pays ne peut pas se développer économiquement si 86 % de ses élites sont à l'étranger.

A mon sens, le fait de revendiquer l'identité est la seule manière d'éviter le nationalisme. Si nous relativisons le concept d'identité, sur quoi reposeront les bases structurelles grâce auxquelles un individu ne se sent pas menacé par un autre ?

De la salle : Si je ne suis pas grand-chose, je suis moins exposé à l'agression de l'autre.

D. W. : Certes, c'est le cas si tu es en bas de la hiérarchie. Pourtant, toi ou tes enfants avez envie de monter dans cette hiérarchie.

De la salle : Je suivais un raisonnement par l'absurde.

D. W. : Le mouvement d'identité est lié au mouvement d'émancipation. Depuis le XVIII^e siècle, nous nous inscrivons dans un

mouvement d'émancipation de l'individu. Nous reconnaissons que la liberté individuelle est un des grands acquis de l'émancipation. Le mouvement de liberté individuelle pose bien la question « qui suis-je ? ». C'est pourquoi l'identité est liée à l'émancipation. Si on pose la question de l'identité comme une conséquence de l'émancipation, alors la question de l'autre se pose avec encore plus d'acuité en fonction de ma propre conquête identitaire expressive. Avant le XVI^e siècle, la question de l'identité individuelle ne se posait pas dans les mêmes termes. A l'heure actuelle, nous sommes pris au piège de notre propre modèle. C'est pourquoi je pense que la question de l'identité n'est pas seulement individuelle, mais aussi collective. Je ne vois pas comment nous pourrions penser les rapports d'ouverture, de mondialisation et de communication sans retravailler le concept d'identité.

De la salle : Ne peut-on pas imaginer un retournement de tendance, où la progression irrésistible de l'individu comme valeur suprême connaîtrait un crépuscule, et où l'individu deviendrait totalement intégré à son groupe et indistinguable ?

D. W. : Il serait alors indistinguable dans le cadre de sa propre communauté. Ce serait le règne des communautés.

De la salle : Ou le règne de l'espèce humaine.

D. W. : Toutefois, dans le cadre de cette espèce humaine, nous ne nous ressemblons pas.

De la salle : Tu es un spécimen ; je suis un spécimen ; rien de plus. Nous voyons de plus en plus apparaître ce type de comportement, qui s'inscrit sans doute sur un fond de désespérance, mais qui n'en est pas moins réel. Le sujet est de moins en moins fort, tandis que l'individu, au sens où il est toujours remplaçable, est de plus en plus fort.

D. W. : Pour l'instant, nous ne nous trouvons pas dans un tel mouvement.

De la salle : Je pense que si. Quoi que tu en penses, la culture Internet joue beaucoup dans le sens de la désobjectivisation. Je ne suis jamais autant un individu et si peu un sujet que lorsque je suis sur Internet.

D. W. : Il a fallu 15 ans à Internet pour concerner un milliard d'individus. Le développement du téléphone portable a été encore plus rapide.

De la salle : Internet est disponible sur les téléphones portables.

D. W. : Certes, mais le fait que toutes les fonctions soient réunies sur un même support ne veut pas dire que les êtres humains confondent la nature des fonctions.

En outre, c'est bien un sujet qui surfe sur

Internet, car il est identifié, il revendique, il n'est pas anonyme.

De la salle : Il est immatriculé, comme une voiture.

De la salle : Une des forces d'Internet est de permettre de se situer, non en tant que sujet créateur indispensable et incontournable, mais comme un maillon de la chaîne. Internet permet de faire l'économie de la nécessité de paraître. En plaçant le lien, je ne suis rien d'autre que celui qui place le lien.

D. W. : En plaçant le lien, vous marquez une identité. Le lien n'est pas anonyme.

De la salle : Je peux être parfaitement anonyme, et dans ces chaînes de liens, je serai bien vite anonymisé. Cette pratique favorise des comportements qui étaient interdits dans le système traditionnel. La communication exigeait une prise de parole et de responsabilité, ainsi qu'une revendication.

D. W. : Vous affirmez que vous pouvez vous inscrire dans un réseau et ne rien dire, et donc être totalement désobjectivisé. Toutefois, le fait de passer votre temps dans ce réseau sans exprimer de manifestation identitaire correspond à un choix de temps. Que recherchez-vous ? Une anonymisation complète ?

De la salle : Une inaction qui ne reven-

dique pas une thématization de la personne, comme nous sommes obligés de le faire dans les voies normales de la communication.

D. W. : Ce type de rapport peut valoir pour une personne âgée de 10 à 30 ans, pas au-delà.

Comment mettez-vous en rapport cette anonymisation et la traçabilité croissante de l'ensemble de nos systèmes d'information, qui nous inscrit dans une RFID⁽²⁾ croissante ? Vous affirmez que la force de ces réseaux réside dans cette post-modernité désubjectivante. Que faites-vous de l'autre logique, en vertu de laquelle tout est traçable, donc repérable ?

De la salle : Il existe un équilibre différent par rapport aux types plus traditionnels de communication, qui exigeaient une prise de position beaucoup plus forte. Cet habitus différent peut avoir des conséquences.

De la salle : Un internaute peut mesurer son identité chaque soir en parcourant l'historique de ses recherches sur Google. Son identité, c'est son historique.

D. W. : Il ne peut avoir cheminé sur Google qu'à condition d'avoir une identité préalable.

De la salle : Cette identité est parfaitement minimale.

D. W. : Justement pas, car son cheminement est la suite de ses intérêts, qui renvoient par définition à une personnalité. Il ne s'agit pas d'un processus aléatoire. L'association d'idées n'est aléatoire que phénoménologiquement, mais pas cognitivement. C'est bien en vertu de certains schémas cognitifs que nous nous intéressons à une chose et pas à une autre. Il existe bien un choix, qui renvoie à la structure de la personnalité.

De la salle : Le véritable danger du rapport de l'homme à la machine n'est-il pas celui d'une dé-personnalisation par la machine, que nous laissons décider et penser à notre place ? Le GPS permet de savoir à notre place là où nous sommes. Nous déléguons à la machine une partie de notre personnalité ; c'est elle qui est l'identité que nous sommes ; nous perdons notre identité.

D. W. : Il s'agit d'une objection radicale et d'une réification de la machine. Formuler l'hypothèse selon laquelle nous sommes à un moment de l'histoire à laquelle nous nous désubjectivons pour devenir un élément de réseau, c'est formuler une hypothèse radicale sur la force de la machine et du réseau. Cela voudrait dire qu'un processus technique est plus fort qu'un processus historique de cinq siècles.

De la salle : En effet.

⁽²⁾ « Radio Frequency Identification », « identification par radiofréquence » : cette technologie permet d'identifier un objet, d'en suivre le cheminement grâce à une étiquette émettant des ondes radio, attachée ou incorporée à l'objet. L'étiquette est composée d'une puce reliée à une antenne encapsulée dans un support. Sa taille est petite (quelques mm au maximum). Un objet peut être mort ou vivant.

D. W. : C'est ce que j'appelle le technicisme.

De la salle : C'est ce que Anders appelait la honte prométhéenne. Nous aimerions être aussi fiables que la machine.

D. W. : Le mot qui me vient instantanément à l'idée est le mot « expérience ». Tu peux souhaiter être aussi fiable que la machine quand tu as 15 ans, mais pas quand tu as 30 ans. A 80 ans, tu sais que tu as 80 ans et que tu vas mourir.

De la salle : Au contraire, tu l'ignores, car peut-être vas-tu devenir aussi fiable que la machine.

D. W. : Cela ne change rien au fait que tu vas mourir. Ontologiquement, la catégorie de l'expérience est totalement incompatible avec la logique du machinisme. L'homme s'est pris pour une machine depuis les utopies techniques du XVI^e siècle. L'utopie technique prend toujours fin car l'existence et l'expérience de l'homme sont finies. Cette finitude ne permet pas l'identification de l'homme à la machine. C'est en cela que je retrouve la question de la subjectivité.

De la salle : Si les technologies contemporaines ne posaient pas la question cruciale du statut de la finitude humaine, je serais d'accord avec toi. Or au contraire, la spécificité de ces technologies est bien de relativiser la finitude.

D. W. : Le génie génétique nous donne la même illusion. Depuis toujours, nous supposons qu'un progrès scientifique et technique rebrasse les conditions ontologiques de l'homme, et à chaque fois, nous nous apercevons que c'est un échec.

De la salle : Le clonage et l'ectogénèse sont à portée de la main, et conduisent au développement d'idéologies trans-humanistes, non dans l'imaginaire de quelques littéraires poussiéreux, mais chez les scientifiques et les tenants de la haute technologie.

D. W. : Chez certains d'entre eux, tout du moins.

De la salle : Si langue et culture sont profondément intriquées l'une dans l'autre, dans quelle mesure l'envahissement de l'anglais peut-il modifier nos façons de raisonner ?

Par ailleurs, un des dangers d'Internet tient au fait qu'on peut apparaître autre qu'on est, et donc que la communication avec l'autre est totalement biaisée. Il est possible de tricher sur tous les points. Outre ces modes de tricherie, existent également les blogs, via lesquels chacun parle de soi à tout le monde, plus encore que lorsqu'il tient un journal intime. Quel est votre avis sur cette contradiction ?

D. W. : Il existe une contradiction entre l'acceptation de la diversité telle que nous la trouvons dans notre rapport à la nature, et la fascination pour une pseudo-rationa-

lisation liée au fait qu'il existerait une ou deux langues mondiales. A mon sens, des conflits politiques vont éclater, qui vont rouvrir les questions de la traduction et de la nécessité d'un plus grand apprentissage de la diversité linguistique. Il n'est pas possible que le mécanisme de rationalisation, tel que nous l'observons depuis 60 ans, n'engendre aucune réaction. Il ne s'agit d'ailleurs pas tant de l'emprise de l'anglais que de l'emprise de 500 mots. Nous avons coutume de dire : « la première génération trahit, la deuxième en profite, et la troisième se révolte » ; nous nous situons entre la première et la deuxième génération. Toutes les élites mondiales sont dans la trahison, en pensant que la diversité linguistique est archaïque et dépassée. Au-delà de la métaphore, Babel a un sens.

Le problème ne tient pas tant à l'emprise de 500 mots d'anglais qu'aux mécanismes de conformisme introduits dans les autres langues. La trahison vient toujours des élites, qui sont fascinées par un fantasme de cosmopolitisme, alors que ces 500 mots ne permettent qu'une communication très pauvre. Contrairement à certains, je ne pense pas que les êtres humains cherchent avant tout à ne pas se comprendre. A mon sens, le problème tient à la fascination pour l'ouverture, à la standardisation, au conformisme intellectuel et à l'absence de légitimité de toute diversité linguistique.

Ceux qui militaient en faveur de l'environnement dans les années 1970 étaient pris pour des fous. L'optimisme me conduit à penser que les revendications en faveur de la diversité linguistique et des problématiques de communication humaine, pour désuètes et ridicules qu'elles puissent paraître à l'heure actuelle, seront reconnues comme l'enjeu essentiel dans une trentaine d'années, au lieu de la technique.

Concernant votre deuxième question, votre remarque est très juste. Le blog est à la fois ce qui permet de mentir au plus haut degré et de se trouver dans un ailleurs, voire dans un nulle part, et en même temps le moyen qui me permet de m'exprimer de la façon la plus personnelle. En soulignant cette contradiction, vous abondez dans mon sens, et non dans celui de mon contradicteur, car l'intersubjectivité est dominante dans l'expression sur Internet, jusqu'à une forme de nymphomanie. On peut parler de nympho-technique.

Si ce que mon contradicteur affirmait était vrai, nous le constaterions dans un phénomène partiel de désindividualisation, de dépersonnalisation ou de désobjectivisation dans l'évolution des élites culturelles et intellectuelles du monde entier ; or le moi ne s'est jamais aussi bien porté.

Dominique WOLTON

*Directeur de l'Institut des Sciences
de la Communication du C.N.R.S
Directeur de recherche
et de la revue Hermès au C.N.R.S*

